



L'IMPARFAIT

ENTRETIEN AVEC OLIVIER BALAZUC

***L'Imparfait* est un texte pour la jeunesse qui contient beaucoup de symboles. Pouvez-vous nous parler de son écriture ?**

Olivier Balazuc : *L'Imparfait* s'inscrit dans une réflexion sur l'identité, le mal de vivre aujourd'hui, les modèles prégnants. Si j'ose écrire pour les enfants depuis quelques années, c'est parce que je suis devenu père de famille et que j'ai toujours adoré la littérature dite « jeunesse ». C'est presque le point d'arrivée pour un auteur, à partir du moment où l'on considère que l'enfance n'est pas l'infantilité. D'ailleurs, je préfère l'appellation « tout public » à celle de « jeune public », parce que je tente de convoquer la part d'enfance en chaque spectateur. Ma fille a 8 ans, c'est un âge où les modèles prescriptifs sont intériorisés. Les enfants souffrent en constatant la dichotomie entre leurs aspirations, leurs énergies et ce qu'on attend d'eux. Les codes de vie qui étaient jusque-là de l'ordre du jeu basculent avec la conscience de soi et l'expérience de la dissociation. Les enfants captent les moments difficiles, les crises et les tabous des parents. Bien sûr, *L'Imparfait* n'est pas un cours d'économie sur la crise, mais la pièce tente de questionner, à hauteur d'enfance, une société qui cherche à conjurer la peur de l'avenir dans le culte de la performance et des modèles standards de réussite. Vers 7-8 ans, on attend déjà de l'enfant qu'il soit performant, et l'école est très normative. Dans la pièce, le jeune personnage prénommé Victor exprime son « je » en explorant les marges. La première est celle de son dessin. Il s'affranchit du cadre. La crise commence là. Toute la forme d'écriture de la pièce épouse la liturgie sans cesse recommencée de la vie familiale, avec les attentes des parents et les bonnes ou mauvaises réponses de l'enfant. Victor commence à biaiser cette cérémonie, d'abord par jeu puis par révolte. Or, dans l'inconscient, si on ne parvient pas à atteindre le modèle de réussite, on n'est pas digne de l'amour de ses parents. Dans *L'Imparfait*, ce sujet est poussé jusqu'à l'absurde. Les parents eux-mêmes se conforment à un désir de perfection qui est celui du système. Ce sont des parents d'aujourd'hui, aimants et dynamiques, pour qui même le loisir et la bonne condition physique relèvent de la performance.

***L'Imparfait* a une visée poétique, plus que pédagogique. Faut-il y voir un mode de pensée humaniste, notamment celui de Rousseau, qui parlait de l'être perfectible en l'opposant à l'idée de l'être parfait ?**

Oui, si cela donne du grain à moudre sur le plan pédagogique ou éducatif aux enseignants ou aux parents, tant mieux, mais ce qui m'intéresse avant tout, en tant que poète, c'est la crise théâtrale et salubre du système, c'est la bombe à retardement. Peut-être que *L'Imparfait* est une pièce punk à hauteur d'enfance, ni asservie ni assujettie. Pour revenir à la notion de perfection et de perfectible – je n'avais pas pensé à Rousseau dans un premier temps –, le jeu sur les termes « parfait » et « imparfait » dans la pièce est poétique. Pour moi, toutes les formules pédagogiques et culturelles sont des hypothèses indéfiniment renouvelables et jamais des solutions. Ce qui est intéressant, ce sont les personnalités à éclore. Il faut bien composer des modèles pour les réinterroger à l'aune de l'individu. L'image de la famille véhiculée par les médias et la publicité est de plus en plus restrictive et nous rapproche de la famille témoin – celle du catalogue Ikea – dont on s'inspire dans le dispositif scénique. C'est un rapport frontal et stéréotypé avec une famille à table, de face, dans une « pièce à vivre » avec sa grande table, son canapé, le mur aux photos de famille et l'absence de lignes de fuite. La profondeur va surgir au fur et à mesure de la pièce, avec l'éclatement des modèles normatifs.

Il y a le père, la mère, l'enfant, et même le roi, la reine et le prince, soit une représentation monothéiste initiale de la famille...

La différence entre l'écriture pour adulte et l'écriture jeunesse est là. Je suis d'accord avec cette représentation monothéiste, proche d'ailleurs du triangle psychanalytique, œdipien, qui sera peut-être perçu par le public adulte, mais ces notions sont référencées. Les figures qui parleront aux enfants sont celles du conte : le roi, la reine et le prince. Ici, le couple moderne se veut très égalitaire, ce qui ne l'empêche pas d'être réactionnaire sur la question des modèles. Nous avons des costumes très contemporains et une couronne. Le petit Jésus n'est donc pas loin. J'aime bien l'histoire de la galette des rois car elle raconte le passage de la petite enfance au sujet conscient. Jusqu'à plus ou moins 7 ans, l'enfant a toujours la fève, c'est immanent pour lui, on triche pour qu'il l'ait car on se réjouit qu'il soit le roi. L'enfant est dans un rapport magique au réel. Du jour au lendemain, il n'a plus la fève et on lui fait comprendre qu'il est grand.

À l'école aussi, la transition est brutale. Le normativisme amène un appauvrissement du réel alors qu'il est initialement une grille de lecture. J'ai toujours considéré la troupe théâtrale comme une métaphore géniale de la société: on fabrique quelque chose dans un temps court, en s'étant choisi, en ayant des parcours, des sensibilités et des intelligences différentes. Les temps d'assimilation et de proposition (au plateau) sont très différents selon les personnes, enfants ou adultes. L'enfance se rappelle à nous dans l'apprentissage de l'art. On apprend les grands modèles, on prend confiance, on fait tomber les peurs. Mais il faut apprendre à se détacher des normes. Jovet disait: « Cultive tes défauts, tu seras unique. » On nourrit une personnalité et ça, c'est toujours un peu monstrueux. On est toujours un monstre pour soi-même, on s'en rend compte au moment de l'adolescence. Il n'y a pas plus normatif qu'un adolescent qui a besoin de se rattacher à la communauté humaine car il ne se croit pas aimable. De même pour l'enfant quand il découvre l'école et ses restrictions; la compétition doit être enrichissante plutôt que restrictive ou abstraite. *L'Imparfait* est sur fond de crise, tout fait peur tout de suite, les modèles sont particulièrement forts, l'individualité et la révolte sont gommées. La normativité tue la créativité, l'art sert alors à nous faire aimer les crises: l'amour, la parole, la rencontre sont des crises salutaires.

Victor, c'est aussi le prénom de *L'Enfant sauvage* de Truffaut qui raconte un passage du plan naturel au plan culturel. Ici, avec l'évocation de l'enfant-robot «Victor 2», n'entre-t-on pas dans le plan de la sur-culture, voire de la réalité augmentée ?

Je me suis longtemps demandé comment traiter Victor 2. Dans la fiction, c'est un robot, et dans les dessins qui accompagnent le texte publié, c'est le même enfant mais piloté, donc contrôlé. Le sujet de cette scène est celui de la rivalité. C'est pourquoi je préfère laisser la métaphore ouverte. Les interprétations sont multiples: la rivalité entre hommes et robots, les idées du transhumanisme... mais aussi la rivalité au sein de la famille, entre frère et sœur, ou entre soi et ses fantasmes. Sur scène, Victor 2 est joué par un deuxième comédien car je préfère l'idée du combat à échelle humaine. Victor 2 est l'enfant dompté par le désir normatif des parents et de la société au sens large, un enfant mort à qui on aurait refusé la possibilité du désir œdipien. Le couple parental lui-même s'est perdu de vue. Le triangle explose dans la dernière scène pour son propre salut et le « il était une fois un royaume merveilleusement imparfait » salutaire est enfin possible. Victor a 7-8 ans, c'est un âge symbolique quant à la revendication du langage. C'est l'âge dit « de raison » où l'on réinterroge les modèles, c'est comme un passage symbolique ou un rituel un peu archaïque. C'est le moment où on a suffisamment intégré les nécessités des modèles mais aussi leurs limites, et on a éprouvé des pensées personnelles qui commencent à interroger, même timidement, la perfection des parents. Aimer, c'est concevoir la vulnérabilité ou faillibilité du modèle et c'est le ré-élire consciemment. La faillibilité est la preuve même de notre humanité, et qui permet la réussite. Toute tentative est une hypothèse, célébrons-la!

Face au modèle rationnel et de contrôle proposé par les parents, Victor propose donc l'émotion et un modèle basé sur le partage.

Oui, les émotions, l'amour. La volonté de réussir est importante, mais réussir quoi? Réussir sa vie tout d'abord. Or aujourd'hui, les modèles sont en échec. La crise économique en est une preuve, mais le système en faillite a été renfloué. Ce contexte de crise a progressivement pollué l'imaginaire de l'individu et des collectivités. Au nom de la défense des démocraties, la violence ultime mise en place a été la violence du protocole sécuritaire, qui pense toujours à court terme. Or la part d'imaginaire actif est encore très forte chez les enfants. Le petit Victor désaliène l'imaginaire de ses parents, et le monde ne s'écroule pas. Quelque chose se libère et rouvre de l'avenir et du possible.

Propos recueillis par Moïra Dalant



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17